L'«INNUTRITION POÉTIQUE» DANS LES POÈMES ÉCRITS EN FRANCAIS PAR ALEXANDRU MACÉDONSKI

ALAIN VUILLEMIN[1],
Université d'Artois – P.R.E.S. Université Paris-Est
Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » (L.I.S)

Résumé

Quand il publie son premier poème en français, *La Chaumière*, en 1880, Alexandru Macédonski ignore qu'il avait commencé à pratiquer une forme d'« innutrition poétique » inédite. Cette expression d'« innutrition poétique » ne sera d'ailleurs forgée qu'en 1884, en France, par un critique littéraire, Émile Faguet, pour désigner ce qui aurait été la « véritable théorie de l'imitation littéraire » pour les auteurs français de la Pléïade au XVI° siècle. L'« innutrition » s'opposerait à l'«imitation ». C'était une idée était neuve quand Alexandru Macédonski arrive à Paris en 1884. Le critique et l'écrivain se connaissaient. Ils fréquentaient les mêmes salons. Ils se sont lus aussi mutuellement. Le recours à la notion d'« innutrition poétique » n'est donc pas complètement injustifié pour rendre compte de l'originalité de la démarche de création d'Alexandru Macédonski dans sa poésie. C'est à une double défense et illustration et de la langue française d'une part et de la langue roumaine d'autre part qu'il se livre, à la fois en Roumanie et en France, au carrefour de la littérature française et de la littérature roumaine.

[1] **Alain Vuillemin**, professeur de Littérature comparée à l'université d'Artois, rattaché au laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'université Paris-Est, vice-président du colège de littérature comparée de Paris, auteur de: *Le Dictateur ou le dieu truqué dans la littérature française et anglaise de 1918 à 1984* (1989), ouvrage traduit en roumain, bulgare, hongrois, portugais*; Lubomir Guentchev. Le poète interdit* (2006); *Essais sur la poésie et le théâtre de Georges Astalos*, (2007), et, en collaboration, de: *La Littérature contre la dictature en et hors de Roumanie, 1947-1989* (1995); *Interférences historiques, culturelles et littéraires entre la France, l'Europe et les pays de l'Europe centrale et orientale, XIX° et XX° siècles* (2000); *La France, l'Europe et les Balkans. Crises historiques et témoignages littéraires* (2002); *L'Europe, la France, les Balkans. Littératures balkaniques et littératures comparées* (2004); *Traditionnel, Identité, Modernité dans les cultures du Sud-Est européen: la littérature, les arts et la vie intellectuelle au XX° siècle* (2007), *L'Oublié et l'interdit. Littérature, résistance, dissidence er résilience en Europe Centrale et Orientale* (2008), *Identité et Révolte dans l'art, la littérature, le droit et l'histoire en Bulgarie, en Roumanie et en Europe Centrale et Orientale entre 1947 et 1989* (2008).

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)

Mots-clés: Francophonie, poésie roumaine francophone, innutrition poétique, Alexandru Macédonski, Émile Faguet.

Quand il publie *La Chaumière*, son premier poème écrit en français, en deux variantes, le 23 novembre 1880, à Bucarest, en Roumanie, dans la revue *Literatorul* (Le Littérateur), Alexandru Macédonski ignore qu'il avait commencé à pratiquer une forme d'« innutrition poétique » inédite. Cette expression même d'«innutrition poétique » ne sera d'ailleurs forgée en France qu'un peu plus tard en France, par Emile Faguet, en un volume d'études sur Le Seizième siècle dans la littérature française qui sera publié en 1894 seulement. Ce terme correspondait pour Emile Faguet à ce qui aurait été la « véritable théorie de l'imitation littéraire » pour Joachim Du Bellay et pour les auteurs de la Pléiade au XVI° siècle. L'« innutrition » s'opposerait à l'« imitation ». L'idée était neuve quand Alexandru Macédonski arrive à Paris pour son premier long séjour en France. D'emblée, le jeune auteur entre en relation avec les milieux littéraires et mondains. Il fréquente les salons de la comtesse de Loynes, de Mme de Caillavet et les mardis de Stéphane Mallarmé. Or, en 1883, Émile Faguet avait été nommé professeur au lycée Charlemagne. Il sera affecté par la suite au lycée Condorcet (où Stéphane Mallarmé avait lui-même brièvement enseigné), puis au lycée Janson-de-Sailly jusqu'en 1886 avant d'entrer en 1887 à la faculté des Lettres de la Sorbonne, dont il deviendra titulaire de la chaire de poésie française. Il sera élu à l'Académie Française en 1900. En 1906, Alexandru Macédonski lui offrira un exemplaire de son roman, *Le Calvaire de feu*, écrit en français, dont Émile Faguet publiera un compte rendu. Le critique et l'écrivain se connaissaient. Ils fréquentaient les mêmes salons mondains. Le recours à cette notion d'« innutrition poétique » élaborée par Émile Faguet n'est donc pas complètement injustifié pour rendre compte de l'originalité de la démarche de création qui aurait été pratiquée à cette époque par Alexandru Macédonski. Qu'en est-il donc de cette « innutrition », de cette assimilation créatrice, des lectures qui l'ont nourrie et des modèles esthétiques qui l'ont été inspirée ?

1. Des lectures immenses

Des lectures, nombreuses, mûries, variées, correspondent à la première étape de ce processus d'« innutrition poétique », tel qu'Émile Faguet le définit à partir d'une confrontation entre la doctrine de l'imitation prônée par la Pléiade dans la *Défense et Illustration de la langue française* et la conception de la création décrite dans la préface de l'Olive, deux textes signés par Joachim du Bellay en 1549. « La lecture des bons livres », cite le critique, est une condition préalable. Dans le cas d'Alexandru Macédonski, ces lectures ont été immenses.

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)

L'un de ses biographes, Adrian Marino, en donne une idée à propos de sa formation littéraire dans son ouvrage monumental, *Opera lui Alexandru Macedonski*, paru en 1967. Dans le cas des *Poèmes en français* de cet auteur, tels qu'ils ont été réunis et publiés pour la première fois en France en 2007, on sent qu'Alexandru Macédonski s'est nourri d'auteurs multiples, anciens et modernes, mais aussi immédiatement contemporains et marginaux.

De nombreux poèmes sont imprégnés de réminiscences d'auteurs anciens. La mythologie est présente avec ses nymphes, ses faunes, ses dieux et ses demi-dieux dans L'Elu, Le Faune, La Forêt pourpre. L'inspiration amoureuse de *L'Onde rose* et de *Laïs vierge* n'est pas sans évoquer un « je ne sais quoi » d'Anacréon. Les épigrammes rappellent la manière de Catulle et de Martial jusqu'à celle de Voltaire. L'histoire est présente dans Moïse et dans Ramséssides. Un sonnet, Crépuscule romain, décrit la mort d'un homme illustre, celle de l'empereur Othon. On sait qu'Alexandru Macédonski avait lu La Vie des hommes illustres de Plutarque à travers la traduction qui en a été faite en français au XVI° siècle par Jacques Amyot. Mais sa démarche est particulière. Dans Bronzes, le poème liminaire qui ouvre le recueil, Sonnet lointain, en révèle la nature. Le poète s'y présente comme venu « de loin », d'un pays, la Roumanie, qui était alors très éloigné de Paris et de la France, à laquelle le recueil est dédié. Il inverse la plainte d'Ovide, exilé jadis, dans l'Antiquité, sur les bords de la Mer noire, dans *Les Tristes*. Mais ces influences sont diffuses. Alexandru Macédonski les concentre en des images, en des allusions, en des réminiscences très denses. Il est difficile d'en discerner des sources précises. Ce travail de condensation est un premier trait caractéristique.

Il est plus facile d'énumérer les auteurs contemporains auxquels il dédie nommément tel ou tel de ses poèmes. Ce sont des romanciers, Pierre Loti, Émile Zola, ou des poètes, José-Maria de Heredia, Joseph Péladan, Stéphane Mallarmé, ou des poètes et des dramaturges en même temps, Henri de Bornier et Jean Richepin, ou encore des critiques, Ferdinand Brunetière. Mais on sent que nombre de ses poèmes résument et condensent tout un recueil: *Émaux et Camées* de Théophile Gautier, *Les Cariatides* de Théodore de Banville, les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, *Les Trophées* de José-Maria de Heredia, *Romance sans parole* de Verlaine, *La Chanson des gueux* de Jean Richepin, voire les *Nuits* d'Alfred de Musset ou les *Méditations poétiques* d'Alphonse de Lamartine. Ces sources sont les plus aisées à repérer. Alexandru Macédonski les résument volontiers en un seul poème: *Email sur Or* pour les *Emaux et Camées* de Théophile Gautier, ou bien *Or*, j'entendis pour *Les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire, par exemple. Á l'inverse, *L'Elu* paraît fondre des souvenirs empruntés à plusieurs poètes, à José-Maria de Heredia, à Théodore de Banville et à Leconte de Lisle, pour ne s'en tenir qu'à ces trois auteurs. L'amalgame est ainsi une seconde caractéristique de la démarche.

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)

Il est des sources qui sont tues, par un parti pris ou par une coquetterie d'écrivain. Il ne mentionne pas le nom de Maurice Rollinat dont il s'inspire pourtant des *Névroses*, parues en 1883. Les « épigrammes » qui parsèment les poèmes dits « anthumes » et « posthumes » ont pu s'inspirer parfois d'un précédent particulier, celui des *Chansons satiriques* de Pierre Jean de Béranger, un pamphlétaire et un chansonnier qui était très connu en France sous la Restauration et le second Empire, et qui paraît lui avoir inspiré maints pamphlets antimonarchistes en Roumanie, en langue roumaine. Il semble avoir refusé toute référence trop apparente à Victor Hugo, qui domine pourtant la poésie française jusqu'en 1885, peut-être pour les mêmes raisons qui l'avaient incité à se rebeller en Roumanie contre l'emprise de la poésie de Mihaï Eminescu. Victor Hugo disparaît le 22 mai 1885, libérant alors la poésie en France. Deux poèmes, enfin, *Le Voyou* et *Interview*, en argot, se réfèrent plus ouvertement à *La Chanson des gueux* et aux *Blasphèmes* de Jean Richepin et, peut-être, plus secrètement aux *Soliloques* du pauvre de Jehan Rictus, alias Gabriel Randon, un ami d'Albert Samain, qui récitait ces poèmes dans les cabarets qu'Alexandru Macédonski fréquentait volontiers pendant ses différents séjours en France.

Á l'instar de Joachim du Bellay, comme le rappelle Émile Faguet à propos de l'« innutrition poétique », les lectures d'Alexandru Macédonski ont été considérables. Il s'est vraiment laissé imprégner « par ces lectures des grandes pensées et des grands sentiments qui sont dans les auteurs » , que ceux-ci aient été anciens, contemporains ou même marginaux. De premiers traits caractéristiques de sa démarche de création et d'innutrition apparaissent aussi, à savoir le recours à l'amalgame, au syncrétisme et à la condensation.

2. Des modèles contemporains

L'« innutrition » n'est pas l'« imitation ». Émile Faguet le rappelle dans ses commentaires à propos de cette notion: « dans la Préface de l'*Olive*, profession de foi personnelle [de Joachim du Bellay] », explique-t-il, « nous trouvons enfin la véritable théorie de l'imitation littéraire, c'est-à-dire la théorie de l'innutrition. L'écrivain ne doit pas imiter ». Or, maints critiques roumains ont reproché à Alexandru Macédonski de n'avoir été qu'un « simple imitateur et épigone valaque» d'auteurs étrangers. C'est Adrian Marino qui le rappelle. Ses poèmes en langue française révèlent une attitude bien plus nuancée. Le poète n'a peut-être poursuivi qu'un seul but, à travers ces poésies écrites en une autre langue, tenter de concilier ce qui était inconciliable, s'efforcer d'associer une certaine impersonnalité parnassienne à un exotisme qui ne pouvait paraître qu'étranger en France, et essayer de recourir à une esthétique alors très moderne, située à l'avant-garde pour le temps, et volontiers décadente.

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)

Il s'est inspiré sans conteste de nombreux poètes du Parnasse, de certains de ses précurseurs à ses principaux animateurs. Ce mouvement littéraire s'est affirmé en effet, en France, à la fin du second Empire et au début de la III° République, autour d'une publication collective, *Le Parnasse contemporain*, qui a connu trois parutions, tous les cinq ans, en 1866, en 1871 et en 1876. L'influence des Parnassiens sur Alexandru Macédonski a été analysée en Roumanie avec minutie en 1967 par Adrian Marino dans *Opera lui Alexandru Macedonski*. Cinq auteurs auraient été privilégiés, en des proportions variables: Théophile Gautier, Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia, Edmond Haraucourt et Sully Prudhomme. Mais, affirme Adrian Marino, Alexandru Macédonski n'en aurait eu qu'une connaissance indirecte et tardive, par l'intermédiaire d'une *Anthologie des poètes français contemporains*. Le Parnasse et les écoles postérieures au Parnasse (1866-1906), publié en 1906 par Gérard Walch avec une préface de Sully Prudhomme. Or, quand Alexandru Macédonski fait paraître *Bronzes* en 1897, près de dix ans auparavant, son recueil comporte déjà de nombreux poèmes d'une facture parnassienne. On peut en apporter plusieurs preuves. *Avatar, Crépuscule romain, L'Elu* et *L'Onde rose*, un poème publié en 1892 dans *Literatorul* et dédié à José-Maria de Heredia en témoignage d'admiration, relèvent d'une inspiration et d'une facture très parnassienne. Alexandru Macédonski a donc connu le Parnasse très tôt. Il paraît avoir aussi été très marqué par son idéal de perfection formelle et impersonnelle.

La poésie exotique et érudite l'a attiré également. Un très court poème, en alexandrins et en trois strophes, intitulé Mai, est dédicacé « à M. Pierre Loti, l'inoubliable poète d'Aziyadé et l'immortel peintre de Sinaï ». Cet exotisme, ce dépaysement, Alexandru Macédonski le transpose d'abord dans l'espace et dans le temps. Un sonnet, *Moïse*, renvoie ainsi au *Deutéronome* dans l'*Ancien Testament* et évoque la mort de Moïse sur le mont Nébo, après avoir entrevu la Terre promise. Ramsésside rappelle le règne du pharaon Ramsès en Egypte. En ces deux poèmes, on est projeté en des temps très anciens, à la fin du second millénaire avant J.-C. Dans *Sonnet lointain*, *Sonnet Scythe*, *Le Steppe*, *Halte dans Tarass-Boulba*, on se trouve au contraire ailleurs, très loin, dans les steppes et dans les plaines de l'Europe centrale. Gaurisankar entraîne même le lecteur jusque dans l'Himalaya. Sur l'Antiquité, toujours d'après Andrian Marino, Alexandru Macédonski se serait inspiré de deux ouvrages français, *L'Egypte il y a 3300 ans* de Ferdinand de Lanoye, paru en 1872, et *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* de Gaston Maspero, publié en 1875, qui auraient fait partie de sa bibliothèque. L'évocation du Gaurisankar serait aussi liée à un récit de voyage en français, V*oyage au pays des fakirs charmeurs* de Louis Jacolliot. Quant aux steppes, Alexandru Macédonski se serait inspiré du récit russe de Nicolas Gogol, *Tarass Boulba* (1835-1839) et, sans doute, de ses propres voyages à l'intérieur de la Roumanie. Un long poème, *Lewki*, procède d'un séjour qu'il aurait fait en 1879 à l'*Ile aux*

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)

Serpents, « Insula Şerpilor » en roumain, dite aussi « Lefki » ou « Lewiki » en grec, au large du delta du Danube. Cette expérience l'aurait marqué.

En 1884, quand Alexandru Macédonski arrive à Paris, l'avant-garde, c'est le « décadentisme » ou le « décadisme ». Le terme de « décadent » ne sera d'ailleurs lancé qu'en avril 1886, quand Anatole Baju fonde la revue *Le Décadent* littéraire et artistique, quelques mois avant que le mot « symbolisme » ne soit forgé par Jean Moréas en septembre 1886 dans un supplément littéraire du journal *Le Figaro*. C'est en 1884, aussi, qu'apparaissent les œuvres majeures de cette littérature qui était qualifiée de « décadente » ou de « déliquescente », comme *Á rebours* de Joris Karl Huysmans ou *Jadis et Naguère* de Paul Verlaine. En 1885, *Les Déliquescences*: poèmes décadents d'Adoré Floupette par Henri Bauclair et Gabriel Vicaire en seront une parodie très ironique. Ces auteurs décadents et symbolistes, Alexandru Macédonski a contribué à les faire connaître en Roumanie à travers la revue *Literatorul*. Mais cette présence reste très discrète dans ses poèmes en langue française. Guzlà condenserait un roman de Jean Richepin paru en 1883, *Miarka, la fille à l'ours*, tandis que *Névroses* résumerait l'inspiration dominante d'un autre recueil de poèmes, *Les Névroses* de Maurice Rollinat, publié aussi en 1883. Pas même l'espérance qui évoque un moment de désespoir, *Á un déclassé* qui est d'une inspiration assez morbide, *Quinte majeure* qui décrit une poitrinaire, une phtisique, procéderaient d'une veine analogue. Les *Trois fantômes* et *Le Vaisseau fantôme* seraient d'une facture plus symboliste. Du symbolisme, on glisse aisément vers l'ésotérisme. En 1897, Alexandru Macédonski dédie *Le Faune* à Joseph Péladan, à qui il consacrera un autre sonnet, intitulé Á Péladan, qui restera inédit de son vivant. Ce dernier poème évoque celui qui aurait été le «Maître », le « Sâr », le « Mage ». Cette référence invite à décrypter les poésies d'Alexandru Macédonski sur plusieurs portées, y compris à partir des convictions ésotériques de Joseph Péladan.

Conclusion

La manière dont Alexandru Macédonski a pratiqué l'« innutrition poétique» dans les poèmes qu'il a composés en français entre 1880 et 1918 révèle l'originalité de sa démarche. C'est à une double défense et illustration de la langue française d'une part et de la langue roumaine d'autre part qu'il se livre à la fois, et en Roumanie et en France. Cette entreprise a été d'abord spontanée. En 1884, en venant à Paris, en faisant la connaissance d'Émile Faguet et de ses écrits, il fait la découverte d'une conception de l'imprégnation poétique, celle de la Brigade et de la Pléiade au XVI° siècle, en France, qui n'était pas sans analogie avec ses propres intuitions. Il ne cherche pas vraiment à imiter comme trop de critiques l'ont affirmé en Roumanie. Il préfère se laisser pénétrer, influencer, « longtemps, très longtemps […] par [des] lectures des grandes pensées et des sentiments qui sont

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)

dans les auteurs et puis, quand il écrit, sans y songer et sans le vouloir, les laisser sortir de lui, tout imprégnés de lui-même, et devenus siens… » . Cette définition de la notion d'« innutrition poétique » proposée par Émile Faguet pour décrire la manière de procéder de Joachim du Bellay s'applique presque terme pour terme à la manière dont Alexandru Macédonski semble avoir conçu ses propres poèmes en français et, sans doute, tout autant, ses écrits en langue roumaine. Par l'un de ses biographes, Adrian Marino, on sait qu'Alexandru Macédonski lisait dans le texte, dans la langue française du XVI° siècle, les traductions de Plutarque par Jacques Amyot, et qu'il appréciait beaucoup la poésie de Pierre de Ronsard. Il connaissait parfaitement l'histoire de la littérature française. Il n'ignorait pas la doctrine de la Pléïade. Son originalité est d'avoir pratiqué cette « innutrition » dans les deux langues. Ses poésies en français en font peut-être mieux ressortir le caractère particulier. Cette assimilation se fonde sur des lectures immenses, très éclectiques, anciennes ou récentes. L'imprégnation mêle et superpose des modèles très différents, romantiques, parnassiens et décadents jusqu'en 1886, plus symbolistes après cette date. La création se traduit par des mélanges, des amalgames et des alliances insolites. En 1897, son recueil *Bronzes*, paru à Bucarest, en Roumanie, est l'équivalent en quelque sorte d'une « défense » et d'une « illustration » en langue française de ce projet, conçu peut-être à l'intention des milieux intellectuels roumains, francophones, pour qui le français était devenu en Roumanie « l'autre langue notre ». Un « bronze » est en effet un objet considéré comme impérissable, inaltérable. C'est aussi un alliage de métaux différents. L'image cherche à décrire comment des éléments très différents se seraient alliés, mélangés. Ces « bronzes » allégoriques sont ce produit d'un processus très personnel d'« innutrition poétique», d'assimilation et de fusion de sources d'inspiration très différentes. De spontanée et d'intuitive, la démarche serait peut-être devenue plus réfléchie à partir de 1884, quand Alexandru Macédonski est venu en France pour son premier long séjour. L'élaboration de ces poèmes en français d'Alexandru Macédonski s'est étendue en effet sur près d'une quarantaine d'années. Le premier, *La Chaumière* a été publié en novembre 1880 dans *Literatorul*, le dernier, *Roi sans l'être*, a été achevé en mars 1918. Les publications ont eu lieu aussi en plusieurs vagues, une en 1885 et 1886, une seconde en 1892, une troisième en 1897, marquée par la parution de *Bronzes*, et une dernière à partir de 1904. En ces poèmes qui ont accompagné sa production en langue roumaine tout au long de sa carrière, il n'existe pas vraiment d'unité, sinon dans l'intention. Le poète s'y inspire de modèles parnassiens, décadents, symbolistes. On sent qu'il a essayé de les mêler. Il en a peut-être recherché une synthèse. Ce travail d'appropriation, ce processus d'« innutrition », défini et préconisé par Émile Faguet, a peut-être eu pour but unique de rechercher une forme d'expression, en langue française, qui fût originale, singulière et, surtout, moderne, contemporaine, au carrefour de la littérature française et de la littérature roumaine.

BDD-A2402 © 2010 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:51:36 UTC)